

CÉCILE DESNOUHES

Bien tombée

LE BON JOUR POUR
TOUT REMETTRE À PLAT



ROMAN

Cécile Desnouhes

Bien tombée

Le bon jour pour tout remettre à plat

© Cécile Desnouhes, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8756-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Franck, Héloïse et Justine :

Vous êtes mes soleils,

Je vous aime

Introduction

La jeune femme rejeta le drap du bout du pied et balança ses jambes en dehors du lit. Elle était restée tout habillée. Son cœur et sa tête avaient enfin fini de délibérer. C'était donc ça, devenir adulte. Prendre conscience qu'on est incapable de faire une chose qu'on faisait jusque-là sans même y penser. Dormir, par exemple.

Sans pouvoir l'expliquer, elle devait admettre qu'elle avait toujours bien dormi. Et cela lui avait paru naturel, évident. Il avait fallu attendre qu'elle soit majeure, pour expérimenter ce qu'on appelle l'insomnie. Celle qui transforme votre lit en micro-ondes et votre corps en cannelloni, vous cuit de l'intérieur dans une transpiration froide et systématique, pour finir dans un « Ting ! » à la sonnerie du réveil.

Tout à coup, elle se rappela Gabras, son prof de grec :

— Vous verrez, les Petits, disait-il tandis qu'il recevait des morceaux de gomme dans le dos en écrivant au tableau. Quand vous n'arriverez plus à fermer l'œil de la nuit, parce que vous penserez à votre mère, à votre avenir, ou que vous ressasserez le sentiment de ne pas être à votre place, alors vous tromperez votre ennui grâce à la mythologie !

Eh bien pas du tout. En tout cas, pas cette fois-là. Par contre, il aurait pu leur parler des conséquences de l'insomnie : le sentiment d'urgence, la peur comme moteur ennemi, la propension à l'impulsivité. ÇA, ça l'aurait aidée. Ça lui aurait peut-être permis de décider réellement en conscience.

Elle se leva, jeta un coup d'œil circulaire à sa chambre, s'attarda sur les rares photos qu'il y avait au-dessus de son bureau. Pas longtemps. Elle fila droit dans la cuisine, où elle trouva Simone.

Sa mère semblait avoir mariné là toute la nuit. Elle aurait pu lui inspirer de la pitié. Mais le goût de la rancœur supplante tous les autres. Elle ferma son col de chemise plus haut qu'elle ne l'avait jamais fait, empoigna la cafetière d'un geste théâtral, s'en versa une tasse à ras bord qu'elle avala sans s'asseoir. Sa décision était prise. Le coup partit.

La gorge sèche, Simone laissa tomber sa main sur la table de la cuisine et rencontra le contact tiède de la toile cirée. Ses doigts collaient, sans adhérer, à la matière lisse et insensible. La pièce entière se mit à vibrer.

Au fond du couloir, la porte d'entrée claqua. Les jambes raides, Simone s'écroula sur une chaise, et ressentit le souffle de ce départ au plus profond de son ventre. Ses oreilles bourdonnaient d'un écho lancinant. Elle mordit si fort ses lèvres ! on aurait dit qu'elle voulait se les arracher.

Soudain les murs parurent danser. Elle chercha en urgence un point où se fixer, s'accrocha à l'écran de la télé éteinte, y laissa défiler ses dernières années. D'un geste mal assuré, elle dégrafa son gilet et appuya très fort ses paumes sur sa poitrine. La solitude serait-elle pire seule, qu'elle ne l'était à deux ?

Ses bras frissonnaient. Une décharge parcourut sa colonne, telle une réplique sismique. Elle s'essuya le front de la manche de son chemisier, resta quelques instants la paume gauche sur le cœur, en expirant profondément. N'avait-elle pas pourtant fait de son mieux ?

Dans son dos, la cafetière hoqueta en un bruyant brouillard. Tête baissée, dans une crispation muette, Simone frotta ses jambes d'une caresse indécise. Peu à peu, ses épaules s'affalèrent au milieu du silence. Elle cala ses poignets sur le bord de la table, fit pivoter ses doigts, les regarda trembler. Ils cherchaient l'empreinte d'un clavier, la marque d'une époque révolue où tout semblait plus simple dans les pas d'un autre. La femme fondit en larmes, noyant son chagrin dans la nappe en plastique. La cafetière cliqueta dans un soupir acide. Le voyant s'éteignit.

Première partie : le café

Chapitre 1

LA BRIOCHE [Nora]

Peut-être n'avait-il pas entendu. La main devant la bouche, Nora embraya sur autre chose, plus fort.

— Tu couves un truc : c'est clair comme de l'eau de roche !

Et elle continua de mastiquer sa brioche.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Mécaniquement, le doigt de la jeune femme cherchait le sucre sur le marbre froid. Pas question d'en perdre un seul grain.

— Je ne sais pas, une intuition, répondit-elle sans cesser de regarder dehors.

Déjà Zadig nettoyait le comptoir, disposait ses ustensiles sur le plan de travail, mettait en route les percolateurs. Dans ce couloir étroit, tout en inox et bois, sans jamais la toucher, il dansait autour d'elle. À petits pas, elle s'adossa au four qu'il venait d'allumer. Elle y resta quelques instants. Elle aimait ces moments suspendus où la pièce résonnait du calme de la nuit. Elle s'étira si haut que son pull s'écourta, se frictionna les bras et fit rouler sa nuque. Et dans un soubresaut, finit par se convaincre de ranger les couverts.

— Oh, bordel, ça y est ! lâcha-t-elle en reposant précipitamment sur le comptoir, les verres encore humides extraits du lave-vaisselle.

De surprise, Zadig perdit l'équilibre et envoya valser sur le béton ciré la pile précaire de tasses serrée contre son cœur. Nora contourna le bar, donna ses mains à lécher au torchon qu'elle gardait coincé sous le bras, le roula à nouveau en une boule molle qu'elle balança négligemment sur une table, glissa en crabe sur ses semelles en direction de la porte. Le jeune homme soupira.

— Non, *moi*, « bordel » !

Dans son dos, Nora savait Zadig en train de hausser les épaules, s'écarter des débris de porcelaine et jeter un regard circulaire pour sonder l'étendue des dégâts. Elle pouvait même l'imaginer épousseter son tablier, comme à chaque

fois qu'il cassait quelque chose. Savait-on jamais ! De minuscules particules pouvaient très bien se retrouver projetées jusque dans les mailles en coton serré. Ou pas. Il se racla la gorge et se mit en quête du balai. Nora passa l'embrasure.

— Ça va, madame ?

Tout près, sur le trottoir, une jeune femme s'étalait dans l'inconfort de sa douleur, le genou gauche à terre, la cheville droite tordue. L'un de ses escarpins était fiché dans l'asphalte, son haut talon verni englouti par un goudron gourmand. L'autre pointait sa face rouge vers le ciel : on aurait dit un coquelicot, frêle, mais fier comme s'il venait de repousser la tondeuse. La jeune femme paraissait chercher un appui. Nora lui tendit spontanément des mains qu'elle sembla ignorer.

— Vous n'avez pas vu le trou, n'est-ce pas ?

Plantée dans son hébètement, la blessée leva les yeux vers la serveuse. Un soleil humide, chatouilleur bien que timide, l'éblouit. Le matin hésitait dans ses habits d'automne. Elle balbutia :

— Vous êtes qui ?

Et aussitôt, une expression d'agacement assombrit son visage. Si familière, jetée sans aucune manière, cette formulation contrastait à coup sûr avec son élégante tenue, dont la pièce maîtresse consistait en une imperturbable jupe crayon. La veste sombre, assortie, était recouverte d'une longue écharpe soyeuse dont la disposition simulait une construction du hasard. En tout cas, Nora avait repéré la même présentation la veille, dans la vitrine d'une boutique de luxe. L'étole arborait une délicate fourrure aux extrémités : pas du genre qu'on oublie sur son siège de bus. Pour autant, Nora se demanda si on prenait encore le bus quand on avait les moyens de s'habiller comme ça. Elle tenta à nouveau de la réconforter :

— Je vais vous aider.

— C'est très aimable à vous, mais ça va aller, je vous assure.

Elle observa partout autour d'elle.

— Ça va aller. De toute façon, je n'ai pas le choix. Ça *doit* aller : on m'attend pour plaider.

Chapitre 2

LE VINAIGRE [L'avocate]

La petite rue avait le souffle paisible de ceux qui ne se sentent pas concernés. Un chat traversa, avec toute l'agilité de sa condition de greffier qui retombe toujours sur ses pattes, marqua une pause et fixa la jeune femme clouée au sol d'un œil vif, presque insolent. Alors celle-ci feula en retour, ce qui fit déguerpir le félin dans l'instant. Si triviale, si crasseuse, cette attitude n'était pas digne d'elle. Mais jamais cette chute idiote n'aurait dû s'immiscer au programme. Pas aujourd'hui.

L'avocate essaya de se rassembler. Son esprit se trouvait déjà dans la salle d'audience. Mentalement, elle était prête. Cachée en coulisses, imprégnée de son rôle, répétant ses arguments clés. Des mois qu'elle préparait cette entrée en scène. Elle avait multiplié ses séances de sport, juste pour améliorer son souffle. Mais son corps gisait bêtement sur le bitume, aussi perdu et inutile qu'un pantin sans marionnettiste. Quant à son smartphone, il gémissait, pendu en équilibre au-dessus de la rigole.

— Quelqu'un est au bout du fil ? demanda la fille du café.

Silence dans le prétoire. Mais la serveuse insista :

— Votre portable : vous étiez en conversation ?

— Ah ! Non... non. Je checkais mes mails.

Alors l'avocate oublia sa jupe serrée, sa fierté et sa veste à un demi-smic, et s'étendit de tout son long sur le trottoir pour rattraper son téléphone. Elle se grandit comme un ver, s'étira aussi loin que possible sur le sol sale, marmonna un truc pas chic. En bout de chaîne, la fille s'accroupit avec souplesse et lui tendit le portable, dans un geste empreint de sollicitude et sans doute d'une once de malice.

— Une affaire grave ?

— Laquelle ?

— Celle que vous plaidez ?